lui avait donnés et ces traits... ceux de l'homme qui l'avait fait souffrir en l'abandonnant et qu'elle aimait encore malgré tout, et subitement, comme reprise par la folie, elle courait sur les trottoirs glissants, la traîne de sa robe s'effilochant dans la glace et la neige.

Le soir tomba bientôt...

Elle avait erré par toute la ville, sans songer à demander l'aumône. C'est que sa voix avait gardé cette douleur et cette ferme supplication qui autrefois faisait délier les bourses pour secourir les pauvres: on la reconnaîtrait sûrement. Et quelle honte!.. On ignorait encore tout ce qui s'était passé dans sa vie depuis le jour du mariage. On avait fait tant de voeux pour son bonheur: pouvait-elle n'être pas heureuse?

Marthe était la fille d'un ancien banquier. Elle s'était éprise d'un commis de bureau très jeune et très volage. Avec une conduite exemplaire, ce jeune homme intelligent eut pû se créer un brillant avenir. Il possédait toutes les qualités extérieures qui plaisent; il entrait dans un monde aristocratique où l'influence se mesure à la richesse; il était capable d'y vivre et d'y jouer son rôle: Marthe avait donc le droit de faire fi de la distance qui séparait leurs deux situations sociales, elle avait le droit d'espérer en l'avenir. Le père de la jeune fille refusa d'abord, catégoriquement.

Marthe se soumit et consentit à attendre.

Mais la passion folle qui la portait vers le jeune homme exigea une satisfaction sans délai.

Poussée par son fiancé, elle menaça son père d'une scène terrible s'il se refusait à consentir: elle parla même de départ et de scandale.

Le vieux banquier trop ému par la violente sortie de Marthe, céda en pleurant.

" Tu te marieras à ton monsieur André, lui dit-il, tu veux être malheureuse malgré nous, sois-le. Mais souviens toi que, tant que je vivrai, je te défends de mettre les pieds chez moi."

Il assista au mariage, comme s'il avait accepté de grand coeur cette mésalliance: pour cacher les apparences. Puis, quand la cérémonie terminée, les jeunes époux quittèrent la maison paternelle, le banquier jura qu'il ne la reconnaissait plus pour sa fille et qu'il la déshériterait.

Le bonheur des premiers jours avait voilé un peu la menace. Marthe s'en allait au bras d'André, joyeuse et légère, comme à une fête pour la vie, avec sa confiance en l'avenir, avec cette illusion que rien ne viendrait se jeter en travers de leur bonheur: elle se moquait bien bien de la défense du père. Est-ce que la vie n'allait pas se renfermer pour elle dans celui-là seul qu'elle aimait? Puis, la richesse n'apparaissait point à ses yeux comme l'idéal de son existence : elle aimait ; elle voulait aimer, toujours, malgré l'indigence, malgré la misère.

Pour défendre sa passion, elle sentait dans son coeur assez de force pour se tenir en face de son père et lui dire: " Père, garde ton argent.... j'emporte mon seul bien: cela me suffit."

Pendant quelques mois, Marthe fut heureuse. Puis subitement la vie changea. André se fatigua vite d'une union qu'il n'avait recherchée que pour l'argent. Il fallait bientôt quitter Montréal pour les Etats-Unis. Seuls dans le grand New-York égoïste et inhumain, ils commencèrent à sentir l'âpreté de la lutte.

André entra dans le département français de la New-York Life, Marthe se mit à broder.

Sur ces entrefaites douloureuses, la jeune femme avait mis au monde une enfant, jolie comme sa mère.

Sans doute, c'était pour elle une joie nouvelle au sein de toutes les désillusions ; elle allait s'y attacher en désespérée! Mais quand elle songeait à l'avenir, en caressant la petite tête blonde d'Alice, l'amertume montait à son coeur et venait étendre un voile sombre sur sa gaieté maternelle.

Oh! les jours trop longs, où seule, abandonnée par André, elle regardait arriver, en tremblant le moment où n'ayant plus un sou, il lui faudrait mendier pour nourrir Alice.

L'inconduite du jeune époux l'avait jeté sur le pavé: on le repoussait, de partout.

Alors, il eut le désespoir des lâches et des paresseux: il s'enfuit.

Quand Marthe comprit que pour elle, désormais, la vie se murait du côté du bonheur, elle elle consentit à n'être plus épouse pour demeurer toujours mère. Elle voulut bien oublier un peu l'infidèle pour ne songer qu'à l'enfant qui restait.

Elle vendit les meubles, vendit ses derniers bijoux, et résolut de revenir frapper à la porte de son père, comme l'enfant prodigue.

Un matin de fin de novembre, elle entreprenait son voyage, avec les quelques dollars amassés.

Bien vite l'argent fit défaut... Marthe dut parcourir une grande partie de la route à pieds, portant sa fille dans ses bras.

Le matin du 24 décembre, elle se faufilait dans les rues désertes, le regard baissé.

Dans l'encadrement de sa chevelure noire, la tête couverte de son manteau de juive, sa figure amaigrie, pâle, avec des couleurs moites de cadavre, prenait l'expression intense de la prière et de la résignation.

Sans arrêt, comme une folle, elle marchait, se saoûlant au bruit de la grande cité pour endormir sa douleur et sa faim.

Et maintenant, dans les tourbillons que soulève le vent du nord, elle sent ses jambes flageoler. Elle veut se mettre à l'abri derrière les colonnes: des grilles barrent le passage. Et comme pour se moquer de sa plainte, la bise siffle partout sa chanson glaciale.

C'est là qu'elle va mourir!...

Quand il n'y aura plus de vie dans son sein, l'enfant mourra... elle aussi!...

Elle songe!

C'est Noël! Il faut des anges dans le ciel bleu pour accompagner l'Enfant Jésus...

Il faut des anges dans la campagne pour annoncer la grande nouvelle...

Il faut des anges dans l'immense cité pour soulager toutes les misères...

Il faut des anges dans les pauvres demeures pour bercer les enfants qui n'ont plus de mère, des anges aussi, pour essuyer les larmes des mères qui pleurent près de leurs enfants...

Il faut des anges!...

Oh! faudra-t-il un ange, et cet ange sera-t-il son enfant? pour venir chercher son âme dans ce coin désert?...

Une femme serrait dans ses bras un bébé....

Non! le ciel en a bien assez comme cela! Son Alice vivra... il faut qu'elle vive, même si la mort la frappe, elle sa mère!

Et, tout en trébuchant, elle veut s'approcher de l'église. Elle veut entrer, pour y prier une dernière fois, pour tomber là, en sauvant son enfant, mais elle voit des tambours sombres sortir des masses noires, elle croit reconnaître, des amis, des parents: jamais elle n'entrera!

Pauvre Marthe! Elle a peur, même dans l'ombre, qu'on la reconnaisse... La honte de sa vie la retient! Oh! les préjugés du monde.

Et rapide, serrée dans son châle couvert de givre, sa robe traînant dans la neige, elle descend les degrés du portique, se collant aux rampes de fer.

Elle marche encore, elle retourne près des banques, puis s'arrête à contempler, les yeux ensanglantés par le froid, la grande église toujours muette et calme.

Mais bientôt les cloches s'ébranlent. Dans le silence de la nuit, leur voix étend au loin l'appel l'appel mystique et joyeux.

Le bronze des canons, au son des batailles, module le chant triste et lugubre des guerres: en la nuit de Noël, l'airain chante: " Gloire à Dieu et paix aux hommes! "

Eh quoi! cette note joyeuse lancée à tous les échos de la ville, est-elle le glas funèbre de la mort de Marthe?...

Elle s'est redressée... elle a baisé son enfant sur le front!

Oh! le froid baiser! on dirait que la mort s'est posée sur les lèvres de la mère! La petite Alice s'éveille, elle pleure, elle a faim...

Marthe dégage son manteau.... ouvre son sein: plus de lait.

Et toujours l'enfant pleure!

Mais que fait-elle là, immobile? N'est-elle venue revoir son pays que pour y mourir d'inanition sur les pavés glacés?

Elle a dit: " J'irai retrouver mon père; je lui donnerai mon enfant, et s'il ne veut plus me recevoir, je partirai, j'irai mourir où le hasard me conduira."

Quinze jours durant, la même résolution l'a obsédée, elle a tout souffert pour accomplir ce sacrifice; il ne lui a pas semblé que devant la misère, la malédiction d'un père ne pouvait pas tomber, elle a rêvé que son vieux père, si bon, en la revoyant ainsi, lui tendait les bras, la serrait sur son coeur et qu'elle allait être heureuse, non pas tant pour elle que pour sa fille chérie.

Et aujourd'hui, quand elle n'a plus qu'à franchir le seuil et crier: Père! elle hésite? la honte lui revient étreindre le coeur?...

Elle n'osera jamais frapper à la porte.

Elle sait bien que le banquier est rigide et qu'il tient sa parole...

Elle se rappelle qu'elle est sortie de la maison, le front haut; que c'est humiliant d'y retourner vaincue et maudite.

Ah! sans doute, ce jour là, il y avait l'illumination de l'amour qui jetait sa clarté espérante sur toute sa vie; ce jour-là, elle partait avec André, son seul amour et elle n'avait ni à baisser la tête ni à regarder en arrière; mais à cette heure, ce n'est pas pour elle, c'est pour son Alice, et son Alice ne doit pas mourir!

Et encore? malgré la révolte de son amour-propre, elle sent bien désormais que le destin l'a réduite, qu'il l'a condamnée à n'être plus qu'une humiliée même dans la maison de son père! Rien n'effacera de son front le stigmate des chagrins et des souffrances, comme rien non plus n'enlèvera de son coeur, l'amour pour cet homme infâme qui court à présent dans les hasards de l'existence.

En cette âme hésitante, la lutte se poursuit terrible et cruelle.

Puis, elle, elle préférerait s'affaisser, là, sur les marches de cet édifice, et sentir la mort la prendre peu à peu, sous le frisson glacial du vent; elle consentirait à ce qu'on dise sur son cadavre: "C'est Marthe D...!"

Mais son enfant!

Les cris de son Alice lui déchirent le coeur.

Elle ne comprend pas ce miracle de force qui la soutient et qui l'empêche de s'évanouir! Pourtant elle est brisée par les tiraillements de la faim, et la fièvre qui brûle son front, met à côté des morsures du froid une seconde couronne d'épines.

A tout prix, elle doit sauver son enfant.

Elle écarte tous ces futiles prétextes qui l'ont retenue loin du pardon. Elle ne voit plus rien que la vie du fardeau bien-aimé qu'elle enserre dans ses bras, sans lassitude, et elle part, lentement, rasant les murs. Elle descend la côte en se retenant du coude aux fenêtres basses et aux portes, puis dans l'obscurité, là où se dresse l'édifice des tramways, elle embrasse son enfant...

Ses baisers réveillent dans sa petite poitrine l'exaspération de la faim.

Elle l'entend geindre; affolée, elle ne comprend point, elle ne sait plus que son sein est vide. Elle colle cette petite bouche sur sa chair et l'enfant se retire toujours pleurant.

Depuis la matin, il ne lui est pas tombé une larme des yeux, à Marthe. Sa gorge sèche ne peut plus s'ouvrir même pour gémir.

Subitement, comme une folle, elle éclate de rire, son enfant lui a souri, puis tout aussitôt elle fond en pleurs...

Elle se souvient maintenant; ses pensées sont plus nettes, elle se rend mieux compte que son Alice a faim, et qu'elle, n'a plus de lait.

Marthe se traînera encore une demi-heure avant d'atteindre la maison paternelle: pendant ce temps la pauvre enfant peut mourir.

A cette pensée soudaine, elle se laisse tomber sur les marches du vaste bâtiment; elle dépose son fardeau sur ses genoux, elle écarte son manteau, en détache une épingle, se fait une piqûre à la poitrine.

Une goutte de sang vermeil coule par la blessure, elle y colle les lèvres blanches de sa fille... et l'enfant boit.

Enfin elle se relève et repart...

Mais il lui revient à la mémoire que son vieux